

La boutique au coin de la rue

d'après « *The shop around the corner* »

de

Miklos Laszlo

adaptation

Evelyne Fallot et Jean-Jacques Zilbermann

mise en scène

Jean-Jacques Zilbermann

9 — 18 janvier 2003

Contact Scolaires

Marie-Françoise PALLUY — tél : 04 72 77 40 40 / fax : 04 78 42 81 57

La boutique au coin de la rue

d'après « *The shop around the corner* »

de

Miklos Laszlo

<i>Adaptation</i>	Evelyne Fallot
	Jean-Jacques Zilbermann
<i>Mise en scène</i>	Jean-Jacques Zilbermann
<i>Assistante à la mise en scène</i>	Valérie Nègre
<i>Décor</i>	Stéphanie Jarre
<i>Costumes</i>	Catherine Gorne-Achdjian
<i>Lumières</i>	Jacques Rouveyrollis

avec,

<i>Kralik</i>	Samuel Labarthe
<i>Klara</i>	Marie Bunel
<i>Pirovitch</i>	Jean Lescot
<i>Matutschek</i>	Wojtek Pszoniak
<i>Flora</i>	Sylvie Huguel
<i>Vadas</i>	Manuel Bonnet
<i>La cliente</i>	Annie Savarin
<i>Le garçon de café, le détective</i>	Bernard Charnacé
<i>Pepi</i>	Laurent d'Aumale
<i>Rudy</i>	Anthony Decadi

durée du spectacle : **1H45**

9 — 18 janvier 2003

mardi, mercredi, vendredi, samedi à 20h30 jeudi à 19h30 dimanche à 15h samedi 18 à 18h et 20h30 relâche le lundi

Sommaire

La Boutique au coin de la rue

Notes de mise en scène

Jean-Jacques Zilbermann et Evelyne Fallot

Morceaux choisis

The shop around the corner

Ernst Lubitsch

La Boutique au coin de la rue

Budapest, 1930 : Klara Novak, jeune fille au chômage, réussit à se faire embaucher dans la librairie du tyrannique Monsieur Matutschek, au grand dam d'Albert Kralik, premier vendeur et jusqu'ici protégé du patron. Sous le regard narquois ou effarouché des quatre autres employés, Kralik et Klara se font la guerre. Alors que sans le savoir, ils poursuivent anonymement une correspondance amoureuse...

C'est sous son titre anglais *The Shop around the Corner* que la comédie s'est faite connaître grâce au film enchanteur d'Ernst Lubitsch, lui-même inspiré par une pièce de théâtre du hongrois Miklos Laszlo, *La Parfumerie*. Le petit bijou filmique de Lubitsch resta dans les mémoires comme l'une des plus belles comédies américaines des années 40.

Adaptée à la fois de la pièce originale de Laszlo et du film de Lubitsch, *La Boutique au coin de la rue* présente tout le charme simpliste et irrésistible des comédies sentimentales. Son argument si génialement simple a ému toutes les générations.

Fils de tailleur berlinois, Lubitsch avait certainement été sensible dans la pièce de Laszlo à cette atmosphère d'arrière boutique d'une vieille Europe disparue, où l'innocence des personnages, leur vulnérabilité sont celles d'un monde perdu, celui de l'entre-deux guerres. En l'adaptant au cinéma, il en avait respecté toute la cohérence théâtrale.

Jean-Jacques Zilbermann a eu la bonne idée d'organiser son retour sur scène. Sans rien détruire de la fraîcheur sentimentale, il nous donne sa version en couleurs. Avec simplicité, il nous ramène à l'évidence de petites parcelles de bonheur à notre portée, juste comme la boutique, au coin de la rue.

Notes de mise en scène

Depuis l'âge de quinze ans, j'ai consacré toute ma vie au cinéma. De l'écriture du scénario jusqu'à la vente des chocolats glacés, tout me passionne. Rien ne me disposait particulièrement à me lancer dans cette folie, porter sur une scène de théâtre *The shop around the corner*. Je l'avais découvert en 1985 quand les cinémas Action avaient eu la bonne idée de le présenter pour la première fois au public. Depuis, il ne m'a plus quitté. Il est devenu mon film de chevet.

Woody Allen, Truffaut, beaucoup d'autres, ont dit aussi qu'ils tenaient *The shop around the corner* pour le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Lubitsch en a ciselé les dialogues pendant des mois au coude à coude avec son scénariste Samson Raphaelson, auteur du premier film parlant, *Le chanteur de jazz*, un autre chef-d'œuvre. Ce dernier a raconté comment tous deux pouvaient se bagarrer des heures durant sur le tempo d'une scène ou le choix d'un mot jusqu'à en éprouver la justesse absolue.

Je savais que *The shop around the corner* avait été inspiré à Lubitsch par une pièce de l'auteur hongrois Miklos Laszlo, *La parfumerie*. Aussi, lorsque je tournais *Tout le monde n'a pas la chance d'avoir des parents communistes* à Budapest, j'avais engagé mon traducteur à explorer fébrilement les archives théâtrales de la ville. Je renouvelai un peu plus tard cette demande auprès d'un ami qui enseignait le français à Budapest : je cherchais une pièce de Laszlo avec l'idée d'en faire un film, mais ne trouvais rien d'aussi fort que *The shop around the corner*. Je crois que l'idée du théâtre ne m'était pas encore venue.

Il y a quelques années, organisant avec mes amis du Max Linder une rétrospective des films muets de Lubitsch, la plupart inédits, je découvris parmi eux l'ancêtre, ou plutôt le brouillon de *The shop around the corner* : *Le palais de la chaussure Pinkus* (c'était aussi le prénom de mon arrière-grand-père) interprété par Lubitsch lui-même. La mise en scène était très proche de l'expressionnisme allemand, du théâtre yiddish. C'est là que j'ai pensé pour la première fois à ce qu'apporterait au public de voir *The shop around the corner* sur scène. La dramaturgie presque entièrement centrée sur la boutique s'y prêtait à merveille. A l'origine, Lubitsch avait adapté cette pièce pour en faire un film. Avais-je le droit de faire l'inverse ? Je ne sais pas. Mais en écrivant l'adaptation avec Evelyne Fallot, le plaisir du texte a été si fort que j'ai depuis cessé de me poser la question. En effet, quoi de plus simple, de plus beau et de plus universel que l'histoire de monsieur Matutschek et de ses employés au coin de la rue Balta et de la rue Andrássy à Budapest à la fin des années 30 ?

Jean-Jacques Zilbermann



La boutique au coin de la rue

mise en scène : Jean-Jacques Zilbermann

Jean-Jacques Zilbermann et Evelyne Fallot

Jean-Jacques Zilbermann

Metteur en scène et adaptateur

- 1973 Jean-Jacques Zilbermann réalise à l'âge de 16 ans son premier long-métrage en super 8 *Faites chauffer l'école* distribué par Chris Marker.
- 1974 Il réalise un second long-métrage en super 8 JA sur la révolution portugaise.
- 1976 Il réalise son premier long-métrage de fiction en super 8, *Les Aventures du Facteur Y. Diot* tourné dans le bureau de Poste de Paris 15 et diffusé par la CFDT dans toute la France.
- 1978 Il réalise 7 court-métrages.
- 1980 Il devient le projectionniste du Cinéma Daumesnil à Paris.
- 1981 Il reprend le cinéma L'Escorial qu'il rénove, agrandit et exploite. Il fait découvrir au public le premier film de David Lynch, *Eraserhead*, le premier film de Jonathan Demme, *Stop Making Sense*, les court-métrages de Jean-Pierre Jeunet et distribue dans toute la France le premier film de Tim Burton, *Pee-wee Big Adventure*.
- 1986 Il reconstruit entièrement le cinéma Max Linder, l'exploite et reçoit le Grand Prix National de la Meilleure Entreprise Culturelle.
- 1993 Il réalise son premier long-métrage de fiction en 35mm : *Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes* avec Josiane Balasko et Maurice Benichou produit par Maurice Bernart, distribué par Bac Films et écrit en collaboration avec Nicolas Boukhrief.
- 1997 Il réalise son second long-métrage de fiction en 35mm : *L'homme est une femme comme les autres*, avec Antoine de Caunes et Elsa Zylberstein produit par Les Films Balenciaga, distribué par Polygram et écrit en collaboration avec Gilles Taurand.
- 2000 Il adapte pour le théâtre le film : *The shop around the corner*.
- 2001 Il prépare son troisième long-métrage : *Les grands boulevards*.

Evelyne Fallot

Co-adaptatrice

Evelyne Fallot fait l'essentiel de sa carrière de journaliste à l'Express, dont elle dirigeait avant son départ, en 1988, le service Société. Se consacrant désormais à l'écriture théâtrale, elle se risque pour la première fois, à cette époque, à adapter *The shop around the corner*. Dix ans plus tard, Brigitte Cohen lui fait rencontrer le réalisateur Jean-Jacques Zilbermann habité lui aussi depuis longtemps par l'envie de mettre un jour en scène *The Shop*. au théâtre. Ils se mettent ensemble au travail

Morceaux choisis

Acte I – Scène 2

L'intérieur de la boutique ; le magasin, assez fourre-tout, est bourré à craquer de livres neufs et surtout d'occasion, sur des comptoirs, des présentoirs à stylos et de la petite maroquinerie.

Au fond, la vitrine, la porte d'entrée du magasin, la caisse. A gauche, la porte ; à l'avant-scène sur la droite, les placards des vestiaires ; à gauche, le magasin se prolonge.

KRALIK (*mystérieux*). Tu veux que je te lise quelque chose ?

PIROVITCH. Vas-y.

KRALIK. Ecoute ça... (*Il sort un livre de sa poche et lit.*) « Un ami c'est quelqu'un à qui l'on peut tout dire, même ce que l'on n'ose pas s'avouer à soi-même. »

PIROVITCH (*dubitatif*). C'est beau...

KRALIK. Et ça... (*Il lit, épiant la réaction de Pirovitch.*) « Ce qu'il y a de merveilleux chez les poètes, c'est qu'ils peuvent changer le monde avec leurs mots il leur suffit de faire rimer *infâme* avec *âme*, *rage* avec *nuage* et *problème* avec *aime*... »

PIROVITCH (*intrigué*). Magnifique. C'est de qui ?

KRALIK. C'est une lettre... Une lettre que j'ai reçue... Je feuilletais *Les Cahiers hongrois*... Tu sais, la nouvelle revue de poésie...

PIROVITCH. Très bonne lecture.

KRALIK. Je suis tombé par hasard sur une petite annonce.

PIROVITCH. Ah !

KRALIK. Tu comprends, un jour, on n'en peut plus de vivre enfermé dans les livres... De les ranger, les épousseter, les recoller, les vendre... Et même de les lire !... On a envie d'aller de l'avant... De faire des rencontres...

PIROVITCH. Elle disait quoi, ton annonce ?

KRALIK. Attends...

Kralik la sort d'un vieux portefeuille éculé et la tend à Pirovitch

PIROVITCH (*lisant*). « J. F... »

KRALIK. Ça veut dire « jeune fille ».

PIROVITCH. « jeune fille moderne et dynamique souhaite correspondance culturelle anonyme avec jeune homme intelligent et sensible capable de lire sous la surface des choses. Adresse : Chère Inconnue, grande poste de Budapest, boîte postale n° 237 » Ça dure depuis longtemps ?

KRALIK. Quatre lettres... (*il lit un passage*) « ... J'étais terriblement émue en entrant dans la poste, ne sachant pas si vous m'y attendiez. Quand j'ai glissé la main dans notre boîte 237, et que j'ai senti votre lettre sous ma paume, mon coeur s'est mis à battre la chamade... J'ai regardé longtemps votre écriture comme on retrouve un visage... »

PIROVITCH. Elle est jolie ?

KRALIK (*il cherche et lit*). « ... Le physique pour moi ne compte pas. Ce qui me touche, c'est qu'un être soit beau et pur à l'intérieur de lui même... Surtout, ne me dites rien. Je ne veux pas savoir si vous êtes grand, brun, mince.., ou autrement. Quelle importance cela a-t-il, du moment que nos esprits se comprennent ! . »

PIROVITCH (*dubitatif*). En tout cas, ce n'est pas une fille ordinaire !



La boutique au coin de la rue

mise en scène : Jean-Jacques Zilbermann

Acte II – Scène 1

Arrive Klara.

KLARA (*ignorant Kralik*). Bonjour, monsieur Pirovitch. Le petit, ça va ?

PIROVITCH. Il toussotait hier soir... Oh mon Dieu ! Vous m'y faites penser. Il faut que j'aille annuler le médecin. J'espère qu'il n'est pas trop tard !

Ils s'éloigne. Kralik et Klara restent seuls.

KRALIK (*avec autorité*). Mademoiselle Novak ?

KLARA. Oui, monsieur Kralik.

KRALIK. Je voulais vous dire... Hier, vous portiez un corsage noir à pois verts...

KLARA (*le défiant*). Non, monsieur Kralik... Comme toujours, vous vous trompez... Il était vert à pois noirs. Et tout le monde a trouvé qu'il m'allait très bien. Est-ce que je me permets, moi, de critiquer vos cravates ?... Croyez-moi, là-dessus, il y aurait beaucoup à dire... Demandez à mademoiselle Flora... Alors, laissez mon corsage tranquille... Ce ne sont pas vos affaires.

KRALIK. Désolé, cette fois, c'est vous qui vous trompez. Il se trouve que monsieur Matutschek pense que ça me regarde. C'est lui qui m'a dit de vous en parler.

KLARA (*sarcastique*). Ah oui ! C'est vrai, j'avais oublié que vous étiez mon supérieur hiérarchique. Bon, désormais, tous les matins, avant de m'habiller, je vous téléphone « Allô ? Monsieur Kralik ? Aujourd'hui, c'est un corsage noir, complètement noir, boutonné jusqu'au menton, et une jupe assortie, droite, très stricte, qui descend bien jusqu'aux chevilles... Ça ira ? »... Encore mieux, quand je renouvellerai ma garde-robe... vous n'aurez qu'à m'accompagner dans les magasins !... Vous qui avez tellement de goût...

KRALIK. Ce que vous portez ou pas m'est complètement égal, mademoiselle Novak. Si vous voulez ressembler à un cheval de cirque, c'est votre droit. J'ai assez de problèmes comme ça pour ne pas rajouter une histoire de corsage entre monsieur Matutschek et moi.

KLARA. Monsieur Kralik... Hier, j'ai vendu autant que les autres dans ce magasin. Sinon plus... Vous lui avez dit, à monsieur Matutschek, que

je l'ai débarrassé de *l'Encyclopédie médicale russe* en vingt-quatre volumes ? Alors qu'il en manquait trois ?

KRALIK. Je le lui ai dit.

KLARA. Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

KRALIK (*sec*). « Dites-lui de ne plus porter ce corsage. »

Il tourne les talons et se rend à l'autre extrémité de la vitrine. Pirovitch revient et s'arrête à sa hauteur.

PIROVITCH. Ouf ! Je l'ai attrapé juste à temps. Je pourrai fumer mes cigares cette semaine.

KRALIK (*lui montrant sa cravate*). Dis-moi... Comment tu la trouves ?

PIROVITCH. Très bien... Je peux te poser une question indiscrete, personnelle et confidentielle ? Qui est-ce ?

KRALIK. Tu te souviens... La petite annonce ?...

PIROVITCH. Evidemment !... Ta correspondance culturelle !...

KRALIK. Voilà !... Eh bien, de fil en aiguille... on en est venu à parler d'amour... Naturellement sur un plan très littéraire...

PIROVITCH. Forcément ! Par lettres !...

KRALIK (*épanoui*). C'est une fille merveilleuse !

PIROVITCH. Elle est jolie ?

KRALIK. Elle n'a rien à voir avec les filles qu'on rencontre aujourd'hui... Vraiment... aucune comparaison. Elle a un tel idéal !...

PIROVITCH (*réaliste*). Alors, elle n'est pas jolie.

KRALIK. Tu ne peux pas dire ça.

PIROVITCH. Excuse-moi !... L'important, c'est qu'elle te plaise.

KRALIK (*soucieux*). J'espère qu'elle me plaira.

PIROVITCH (*perplexe*). Attends... J'essaie de comprendre... Tu es amoureux d'une fille extraordinaire, dont on ne peut pas dire qu'elle n'est pas jolie, mais dont tu ne sais pas vraiment non plus si elle te plaît ou non ?... C'est ça ?

KRALIK. Oui. C'est exactement ça... On ne s'est pas encore rencontrés.

PIROVITCH (*sidéré*). Tu ne l'as jamais vue ?

KRALIK. J'ai trop peur !... Tu comprends, Pirovitch, cette fille pense que je suis un type formidable ! Elle pourrait être déçue.

PIROVITCH. C'est vrai, c'est un risque !

KRALIK. D'un autre côté...

PIROVITCH. C'est toi qui pourrais l'être !

KRALIK (*il cherche à se faire comprendre*). Pirovitch, tu as déjà eu une augmentation ?

PIROVITCH. Oui... Une fois.

KRALIK. Eh bien, c'est pareil !... Le patron te tend une enveloppe... D'abord, tu n'as pas envie de l'ouvrir. Tant qu'elle est fermée, tu es millionnaire. Tu retardes le plus possible... Mais il y a un moment où il faut bien se décider... (*D'un trait.*) J'ai rendez-vous avec elle ce soir, à huit heures et demie, au café Pouchkine.

PIROVITCH (*souriant, il fait le geste de tenir une fleur dans la main*). Avec une rose !...

KRALIK. Oui. A la boutonnière. Et elle doit glisser la sienne dans *Anna Karénine*... Je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit.

PIROVITCH. Je suis sûre qu'elle est très belle.

KRALIK (*sourire modeste*). Pas trop quand même !

PIROVITCH. Qu'est-ce que tu voudrais ?... Une fille moche ?

KRALIK. Dans la moyenne. C'est tout ce que je demande.

(...)

The shop around the corner

Le film d'Ernst Lubitsch

Film révéralé aux Etats-Unis, *The Shop Around The Corner* fut longtemps invisible en France avant sa triomphale réédition en 1985. Ce chef-d'œuvre absolu mais atypique est aux antipodes de la sophistication luxueuse qui caractérisait alors Lubitsch... Le scénario est à la hauteur de cette perfection formelle, ne sacrifiant aucun personnage à la description du groupe, assumant toutes les fluctuations du récit...

Fable sur le comportement humain, le film s'efforce de comprendre chacun sans épargner personne : flagornerie, servilité, abus de petit patron, opportunisme petit-bourgeois sont épinglés, mais masquent la peur et la solitude et engendrent paradoxalement la générosité, la tolérance et la reconnaissance. Pessimisme individuel et optimisme social : (...) Lubitsch nous fait partager l'émotion intense de l'artiste qui a observé autour de lui, tout reconnu et tout compris.

**In Lubitsch par N.T. Binh et Christian Viviani
Editions Rivages/Cinéma**



Revenant sur sa carrière et sa période américaine il dira à Hermann Weinberg :

« J'aimerais simplement mettre l'accent sur ce que sont, à mes yeux, les films essentiels de cette période. Pour le muet, je citerais *Comédienne*, *L'Éventail de Lady Windermere*, *Le Patriote* et aussi *Embrassez-moi...* J'en viens directement à la période qui, dans l'index est présentée comme celle de mon "déclin". Je voudrais mettre en évidence que durant celle-ci j'ai réalisé quatre films marquants, trois d'entre eux étant les trois meilleurs de toute ma carrière - *Haute Pègre*, *Ninotchka* et *The Shop Around The Corner*. Quant à la comédie humaine, j'estime n'avoir jamais fait mieux que dans *The Shop Around The Corner*. Jamais je n'ai réalisé un film dont l'atmosphère et les personnages étaient plus authentiques que dans celui-ci. Produit en vingt six jours, avec un budget très modeste, ce ne fut pas un succès considérable, mais satisfaisant. »

Pour Hermann Weinberg, la réception de son film *The Shop Around The Corner* auprès du public tient à un décalage : « Ce n'était que la deuxième fois, que Lubitsch ne mettait pas en scène le grand monde des princes et des laquais, mais montrait les gens ordinaires auxquels son public pouvait, dans sa majorité, s'identifier... Son humour était, peut-être, trop subtil. Le public ne concevait probablement pas un film de Lubitsch sans d'insolentes allusions sexuelles et puis, ce qu'il adorait, c'était bien les princes et les laquais. Quoi qu'il en soit, et quoi que le public en ait pensé, le film est absolument charmant. »

Herman Weinberg, " Ernest Lubitsch : the Lubitsch Touch "
Ramsay poche Cinéma 1968 (éditions E.P.Dutton, New York)

Titre original : *The Shop Around the Corner*

Titre en français : *Rendez-vous*

Année : 1940

Origine : Amérique

Réalisation : Ernst Lubitsch

Scénario : Samson Raphaelson

Images : William H. Daniels

Musique : Werner R. Heymann

Genre : comédie

Durée : 99 min.

Distribution :

- [James Stewart](#) (Alfred Kralik)
- Margaret Sullavan (Klara Novak)
- Frank Morgan (Hugo Matuschek)
- Joseph Schildkraut (Ferencz Vadas)
- Sara Haden (Flora Katcuck)
- Felix Bressart (Pirovitch)
- William Tracy (Pepi Katona)



Ernst Lubitsch

Plus que l'immense auteur qu'il est, Ernst Lubitsch est l'inventeur de la fameuse « Lubitsch's touch ». Son nom est associé à la comédie sophistiquée, au champagne et au... gruyère, grâce à l'un de ses fervents admirateurs, François Truffaut, qui déclarait que « dans le gruyère Lubitsch, chaque trou est génial », rendant ainsi hommage à son sens de l'ellipse, la marque de son style, qui fait du spectateur un personnage à part entière.

Né à Berlin en 1892, Lubitsch commence à travailler à l'âge de seize ans dans la boutique de son père, tailleur. Atmosphère dont il se souviendra quand il réalisera *The Shop Around the Corner* (1940), un de ses plus beaux films. Intéressé par le métier d'acteur, il fuit à 19 ans la boutique paternelle pour rejoindre la troupe de l'expressionniste Max Reinhardt en 1911 et, outre le théâtre, joue dans des films des rôles comiques. La guerre met un terme à ses activités et Lubitsch, en 1918, rejoint la UFA (Union Film), où il réalise surtout des films historiques comme *Anne Boleyn* (1920) et *Madame Du Barry* (1919, avec Pola Negri et Emil Jannings), qui est le premier film allemand de l'après-guerre à sortir à New York et qui lui vaut la réputation de « Griffith de l'Europe ».

Lubitsch quitte Berlin en 1922 (34 films – muets – plus tard), invité par Mary Pickford à Hollywood pour réaliser un film dont le tournage se passe mal (« Des portes, c'est un metteur en scène de portes », dira-t-elle). Il signe un contrat avec la Warner l'année suivante et se spécialise dans les comédies de mœurs, comme *Forbidden Paradise* (1924, avec Adolphe Menjou) ou *L'Éventail de Lady Windermere* (1925), et devient l'un des réalisateurs les plus cotés de Hollywood. Avec l'arrivée du parlant, Lubitsch ajoute à son répertoire l'adaptation d'opérettes (*Love Parade* en 1929, *La Veuve joyeuse* en 1934, toutes deux avec Maurice Chevalier et Jeannette Mac Donald), tandis que la censure (le code Hays, en vigueur en 1931) contraint le cinéaste à redoubler d'ingéniosité quant aux allusions sexuelles, notamment dans *Haute-Pègre* (1932), qu'il considérait comme son film le plus achevé sur le plan du style.

Le monde de Lubitsch est composé de séducteurs mondains (Herbert Marshall, Melvyn Douglas), de femmes espiègles (Miriam Hopkins, Claudette Colbert) et de seconds rôles inoubliables comme Charles Ruggles, Felix Bressart et Edward Everett Horton. Avec *Angel* (1937), Lubitsch offre à Marlene Dietrich son plus beau rôle, en dehors de ses films avec Sternberg. Dans *Ninotchka* (1939), il transforme le handicap de Garbo (sa froideur en atout majeur). L'art de la comédie n'exclut pas un regard sur son époque. Ce que souligne *Ninotchka* (« Il y a moins de Russes mais ils sont meilleurs », dit Garbo à propos des purges stalinienne), deux films, parmi les plus réussis, le confirmeront : *The Shop Around the Corner* et surtout *To be or not to be* (1942), son chef-d'œuvre, où une troupe de théâtre entre en résistance tout en continuant de jouer. Gravement malade, Lubitsch abandonne en cours de tournage *The Lady in Ermine*, achevé par Preminger. Il meurt en 1947, l'année où les Oscars, qui l'ont toujours oublié, lui décernent un prix pour l'ensemble de son œuvre. La comédie américaine a ses maîtres (Hawks, Cukor, Preston Sturges, Billy Wilder, qui a commencé avec Lubitsch), mais l'art de Lubitsch, par sa grâce et son élégance, reste inégalé.